

PAR
CE SIGNE



TU
VAINCRAS

SI FEMME SAVAIT!

SI FEMME VOULAIT!

Femme Contre Intemperance

"Si les Canadiennes le voulaient..."
(Laure Conan)



PAR LE R. P. HUGOLIN,
Missionnaire de la Tempérance.

MONTREAL

1907.



PAR
CE SIGNE



TU
VAINCRAS

SI FEMME SAVAIT!

SI FEMME VOULAIT!

Femme Contre Intemperance

"Si les Canadiennes le voulaient..."
(Laure Conan)



PAR LE R. P. HUGOLIN,
Missionnaire de la Tempérance.

MONTREAL.

1907.



B. P. H.

ON

Permis d'imprimer,

ce 28 février 1907.

FR. COLOMBAN-MARIE, O. F. M.,

Min. Prov.

Imprimatur,

2 mars 1907.

† PAUL, arch. de Montréal.

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil neuf cent sept, par "LES SYNDICS APOSTOLIQUES," au bureau du ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

Droits de reproduction et de traduction réservés.

PREFACE

Epouses, mères, jeunes filles, voici quelques pages écrites à votre intention. Vous y trouverez développées les diverses considérations appelées par cette idée : femme et boisson.

Ce qui m'a inspiré d'écrire une telle brochure? ... Vos misères et le désir de les soulager ; votre condition qui réclame de vous une grande sobriété ; mais surtout la conviction profonde formée peu à peu depuis un an que je prêche la tempérance, conviction que je formule ainsi : le succès tient principalement à trois éléments. En voici deux : le concours du prêtre, celui de la femme. Le concours du prêtre est acquis, celui de la femme est à assurer... Quand vous aurez lu ces pages, mesdames, vous conviendrez, je l'ose espérer, que vous êtes nécessaires à l'œuvre de la tempérance, et vous n'aurez qu'un désir : lutter à côté du prêtre pour faire de notre peuple un peuple tempérant.

P. HUGOLIN, O. F. M.



IVROGNESSE.

Oh! le vilain sujet — du reste le moins important de ceux dont j'ai à parler — aussi m'en débarrassé-je tout de suite. Vous le voulez bien?

Vous permettrez donc à la brièveté que je me propose de ne pas rappeler au début de cette causerie, toutes les bonnes choses que je pourrais écrire — vous le savez bien — à la louange de votre sobriété, et de ne pas prendre toutes les précautions que vous attendriez peut-être de celui qui vous lance à la tête un titre de ce calibre : la femme ivrognesse... Au surplus, il ne serait pas juste que je m'excusasse trop, car à la question que sans plus de préambule je pose : "Y a-t-il des femmes ivrognesses?" je suis forcé de répondre en rougissant avec vous : "Oui, il y a des femmes ivrognesses."

Une seule preuve, mais irrécusable.

Durant l'année terminée le 30 septembre 1903 (1) (la dernière dont j'aie les statistiques officielles), sur 16,532 condamnations pour ivresse publique au Canada, pour quel chiffre auriez-vous pensé que les femmes figurassent? Pour 1777! 1777 femmes ramassées ivres sur la rue! Car il s'agit ici seulement des ivresses publiques. Mais les ivresses secrètes, connues de Dieu seul!... Ce n'est plus

(1) Annuaire statistique du Canada, 1904, p. 730.

1777 qu'il faudrait écrire, mais des milliers! — En effet, la pudeur de la femme et cet instinct qui lui dit que chez elle l'intempérance est une monstruosité, la font se cacher pour se livrer à cette passion dégradante. « Oui, comme elle dégrade la femme, cette passion! Il me répugne souverainement d'appuyer sur ces choses pénibles. Je laisse la parole à un médecin moraliste, qui va vous dire tout ce qu'il faut dire de l'ivrognerie : « La femme adonnée à la gourmandise est dépoétisée ; celle qui se livre à l'ivrognerie est ignoble. Nous ne voulons pas nous arrêter longuement dans cette fange, où tombent quelques femmes. Chrétien, nous leur tendrons la main pour les relever en détournant la vue ; homme et artiste, nous les foulerions aux pieds ou prendrions la fuite.

« Oh ! jamais notre âme n'a été péniblement affligée comme en voyant quelquefois dans les rues des femmes en état d'ivresse, dégoûtantes d'obscénités et poursuivies des rires de la populace et des huées des enfants.

« Nous comprenons parfaitement ce qui se passait dans l'âme d'une jeune personne qui, à ce spectacle, devint, devant nous, toute rouge et fut prête à pleurer. Non, pauvre enfant, il n'y avait plus de femme dans cette hideuse créature. N'ayez pas peur, rien de semblable à vous n'était là...

« Les femmes sont extrêmes en tout... Quand elles s'adonnent à l'ivrognerie, elles tombent dans la plus affreuse dégradation. Cette dégradation est d'autant plus apparente, que leur nature était plus antipathique au vice qui les avilit. Elles boivent de l'eau-de-vie, s'aban-



IVROGNESSES.

donnent aux plus déplorables excès. Dans l'état d'ivresse, elles manifestent bien plus promptement que les hommes tout ce qu'elles sentent, tout ce qu'elles pensent. Tombées de plus haut, c'est-à-dire de toutes les sublinités de la pudeur et des mystérieuses beautés du cœur que Dieu leur avait donné, elles sont révoltantes d'obscénités.

"Quand une femme est tombée dans ce vice, il n'y a plus rien. Si elle a un mari, des enfants, elle est pour eux une plaie vivante, incurable et pleine de douleurs; si elle est seule, tant mieux; mais jamais elle n'aura le pardon que de Dieu seul; jamais l'amitié, jamais l'amour ne reviendront honorer un front ainsi pollué...

"Nous aurons souvent occasion, dans ce qui nous reste à écrire, d'épancher notre douleur sur les déchéances, les misères de la femme. Ici, nous ne pouvons pas même éprouver de pitié; nous n'éprouvons que du dégoût. Il semble qu'ici la femme se transforme en un être tellement dégradé, tellement fangeux, qu'il n'a plus droit à autre chose, pas même au mépris. Il n'y a plus de cœur, ni d'âme." (1)

Un prêtre, auteur d'un livre sur l'ivrognerie, après avoir cité en partie ces paroles, les fait suivre de l'exemple suivant:

"Je me rappelle qu'étant encore jeune prêtre, je fus mandé dans une famille pour une personne malade. En entrant dans la maison, je reculai d'épouvante. Je vis, étendue sur un plancher, une misérable femme couverte de sales haillons, les cheveux en désordre, et dont la res-

(1) Dr Béguin, *La femme*, pp. 304-306.

piration embarrassée faisait entendre un râlement à faire frémir. Quatre ou cinq pauvres petits enfants étaient rangés autour d'elle, et la regardaient en sanglotant.

C'était leur mère; elle était ivre-morte!

C'était la première fois de ma vie que je voyais une mère de famille dans un état d'ivresse. Je le dis en toute sincérité, cette vue me consterna. Après avoir dit quelques mots aux enfants désolés de cette ignoble femme, je me retirai sous l'impression d'un sentiment tellement douloureux, que je ne me rappelle pas d'en avoir éprouvé d'aussi pénible pendant toute ma vie." (1)

Vite, terminons ce vilain chapitre, et détournons les yeux de ces horreurs. Aussi bien, je n'ai voulu parler de l'ivrognerie chez la femme que pour vous inspirer à toutes une telle horreur de ce vice que pas une parmi vous ne s'y laisse jamais entraîner. Sera-t-il nécessaire d'ajouter que toute la postérité d'une femme livrée à l'intempérance peut porter le châtimement du vice maternel? Cette considération doit être toute puissante sur le cœur d'une mère. Voici donc — entre cent autres — une statistique que j'ai sous les yeux.

Ada Jurke, ivrognesse, née en 1740, meurt au début du siècle dernier; sa postérité compte 843 individus. Sur 709 qui ont pu être retrouvés on compte :

- 106 nés de naissance illégitime;
- 142 mendiants;
- 64 dans les hôpitaux;
- 81 prostituées;
- 76 criminels dont 7 assassins.

(1) Abbé Mailloux, *L'ivrognerie est l'œuvre du démon*, etc, p. 43.

La plupart sont dégénérés, c'est-à-dire malades de corps et d'esprit. En 75 ans, cette famille d'alcooliques a coûté à l'État, en secours d'indigents, entretien dans les asiles et les prisons, en dommages causés, une somme évaluée à 1 million de piastres. (1)

Mais ne parlons pas plus longtemps de la femme ivrognesse, d'autant plus qu'elle est assez rare dans les villes, et à peu près inconnue dans les campagnes. La femme est surtout *victime* de la boisson ; elle ne boit guère, mais elle a trop souvent un mari *ivrogne*. Si je viens de vous affliger, mesdames, je vais maintenant vous plaindre.

(1) Statistique du Dr Pellmann de Bonn, citée par le Dr Surbled dans les *Méfuits de l'alcoolisme*, Nouvelle-France, 1903, p. 481. Cet article est à lire. Il fourmille de statistiques établissant l'influence terrifiante de l'alcoolisme des parents sur leur descendance.

VICTIME.

Pauvres femmes, dont le mari est ivrogne, comme je vous plains!...

L'histoire parle d'un tyran qui faisait lier ses victimes à des cadavres; ainsi attachées elles expiraient lentement dans toutes les horreurs auxquelles fait rêver une pareille mort.

De même, la femme de l'ivrogne, liée à cet être, est condamnée à se consumer lentement, en contact journalier avec lui. Quelle vie, grand Dieu, ou plutôt, quelle mort et quel martyre! Pour comprendre ce martyre, il faut connaître l'ivrogne. C'est un être avili, un sans cœur, un bourreau.

Un être avili. Sur son visage — oh ! il y a longtemps, c'était aux jours riants de la jeunesse — brillait quelque chose de noble et de digne; sa voix, chaude, sonnait ferme avec des accents tendres et doux; dans sa poitrine virile battait un cœur bon, qui s'épanchait en sentiments affectueux et délicats; toute sa personne rayonnait de force et de santé.... La jeune fille crut que ce brave jeune homme ferait le bonheur de sa vie et serait pour elle un protecteur dévoué: elle l'accepta pour fonder avec elle un foyer. Comme elle l'admirait son jeune mari, comme elle était fière de marcher à ses côtés!... Hélas, hélas ! quelques années ont passé... le mari a bu, il est

devenu cet être avili, que sa femme regarde avec dégoût et terreur... Plus de dignité sur le front ni dans la conduite; plus de noble fierté dans le regard; plus d'assurance ni de tendresse dans la voix; plus d'intelligence dans le cerveau, et plus de cœur dans la poitrine; mais un être laid, ruiné, colère, méchant et brutal ! O Dieu ! est-ce là le jeune homme de jadis ?... est-ce là votre image : " Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram ? " (1)...

Or cet être est un égoïste. Tyrannisé par sa passion, il ne vit plus que pour la satisfaire. Que sa famille souffre, qu'à la maison la femme pleure et les enfants manquent de pain, peu lui importe ! La boisson lui tient le cœur, sa famille ne compte plus ; il n'a plus d'entrailles paternelles, c'est un égoïste, au service de sa passion.

Et bourreau, il l'est, et le martyr de sa pauvre femme est de toute la vie, et de tous les jours. Elle souffre dans son corps et dans son âme ; de ses douleurs et de celles de ses enfants. Et quelles souffrances ! presque sans espoir — avec même quelque chose de désespérant — et presque sans consolations.

Jé ne sais pas comment ni pour quelles causes le mari est devenu ivrogne. Mais un jour on le ramena chez lui ivre. C'était la *première fois*... Quel glaive dans le cœur de l'épouse ! quelle douleur chez les petits enfants ! quelle consternation !... Ils entourèrent, le visage abattu et baigné de larmes, l'époux, le père. " Pauvre enfant, gémit la femme, comment cela t'est-il arrivé ?... Ah !

(1) Gen. I, 26.

papa, dirent les enfants, vous nous faites honte..." L'avenir se dressa bien sombre devant leurs regards... Était-ce un accident passager... ou bien le *commencement*!... Prières, larmes, tendres reproches, objurgations, tout fut employé pour faire comprendre au malheureux la peine qu'il causait à sa famille, pour conjurer l'avenir... On lui montra l'abîme où il allait précipiter, lui-même et sa famille, s'il continuait...

L'homme pleura... Oui, c'était la première et la dernière fois... jamais plus il ne s'enivrerait!...

Hélas! hélas! cette chute avait été produite par des causes semées peu à peu, maintenant solidement enracinées dans son existence... Il tomba de nouveau, retomba de plus en plus fréquemment, lourdement... Il devint un ivrogne.

Ce fut le deuil au foyer.

La vie de l'épouse est à jamais brisée. Elle est condamnée à vivre avec cet homme, à le servir, à être bonne envers lui, à le supporter, à subir ses caprices, à l'aimer!

A l'aimer, lui qui est pour elle un bourreau!...

Le mari retarde à rentrer. Le sommeil fuit les yeux fatigués de l'épouse, qui veille, inquiète, anxieuse, tremblante... Lorsque l'ivrogne rentrera, il faudra être debout pour l'accueillir, lui servir la table, recevoir ses injures, entendre ses insanités, et peut-être endurer ses coups...

Même à jeun, l'homme sera de mauvaise humeur, dur, querelleur, tyrannique.

C'est à ce foyer, établie en permanence, la misère sous

toutes ses formes : la faim, le froid, la maladie, les injures, la souffrance, la honte, le désespoir !

Le cœur de la pauvre femme est torturé dans ses enfants : leurs souffrances retentissent douloureusement dans son âme. A ces enfants martyrisés par leur père il faut pourtant qu'elle cache et pallie autant que possible la conduite de cet homme ; il faut qu'elle trouve le courage maternel de leur dire de le respecter, de l'aimer, de prier pour lui. La malheureuse est victime en tout, à tout point de vue, elle n'est que cela. Sa condition d'épouse et de mère la condamne à l'état passif de victime perpétuelle. Elle n'agit plus, ne pense plus, ne voit plus, ne vit plus, n'espère plus que comme *victime*.

Non, vraiment, je ne saurais mieux comparer la condition de cette femme qu'à celle du malheureux attaché à un cadavre, ou à celle du forçat obligé de traîner toute sa vie, rivé au pied, un lourd boulet. Car la pensée de son martyre est toujours là présente à l'esprit de la misérable pour l'assombrir, à son cœur pour le faire saigner. Tout ce qu'elle voit, entend, lui rappelle et ravive ses douleurs. Le bonheur des familles où le père est sobre lui rappelle cruellement les misères de son foyer ; la gaîté des enfants de ses voisines est pour elle un dard qui lui transperce le cœur, car ses enfants à elle sont chétifs, leur jeune front est empreint de tristesse ; elle entend les mères parler contre les ivrognes, et cela la jette en plein dans un monde de souvenirs tristes et de réalités cruelles.

Son abjection prolongée l'a rendue timide, elle n'ose plus se hasarder sur la rue, elle a peur, elle a honte ;

il lui semble que tous les gens la méprisent, elle craint de rencontrer son mari en état d'ivresse.

Une seule chose la consolerait, mais cette chose, que les mères désirent, elle la redoute, et nous entendons de pauvres femmes d'ivrognes nous dire : Priez donc pour que je n'aie plus d'enfant!

" Ah! que sa vie ressemble donc peu au beau rêve d'avenir qu'elle avait fait le jour de son mariage!...

Quelle est donc la femme qui ne se rappelle avec la plus douce des émotions ces moments solennels, quoique douloureux, où Dieu daigna placer sur sa tête la couronne d'une première maternité? Ne vous souvient-il pas, ô mères, comme si c'était hier, de cette heure où, au retour de l'église, on vint rendre à vos caresses ce petit ange, tout ruisselant encore des eaux régénératrices du saint baptême?

Pour la femme de l'ivrogne ces joies sont inconnues, ou plutôt elles sont changées en amertume : elle redoute l'événement : elle sait trop bien que le petit enfant ne verra le jour que pour son malheur : son cœur maternel pressent que Dieu un jour ne pourra manquer de venger sur la tête de cet enfant le crime du père ; et si l'instinct maternel ne le lui disait, la science moderne n'est-elle pas là pour lui apprendre que fatalement l'enfant de l'alcoolique porte en lui les tares physiques et morales de la déchéance paternelle? " (1)

Voilà quelques traits du sombre tableau que présente l'existence d'une femme d'ivrogne. Oh! le tableau pour-

(1) Abbé Lemmens, *Sermons de tempérance*, p. 103.



FOYER D'IVROGNE.

rait être inânement chargé, et c'est l'impossibilité de le peindre au complet qui me fait n'en donner qu'une faible ébauche. L'alcool, en résumé, détruit le bonheur de la femme, ravage le foyer où il s'est introduit, fait beaucoup souffrir et pleurer la pauvre mère, les petits enfants : voilà ce que l'on peut affirmer de toutes les familles d'ivrognes, et ce par quoi elles se ressemblent toutes. Mais l'alcool, mille fois plus habile à torturer que ces cruels tyrans de l'antiquité païenne, qui inventaient sans cesse de nouveaux supplices, l'alcool varie à l'infini les souffrances dans les foyers qu'il désole, et il n'y a pas deux familles d'ivrognes dont les infortunes soient les mêmes. Il n'y aurait qu'un moyen de peindre au complet cet ensemble de misères, ce serait celui dont usa un roi pour refréner les penchants belliqueux de son fils. Il fit peindre une longue série de tableaux, dont chacun représentait un aspect nouveau des misères engendrées par la guerre ; au bas de chaque tableau le peintre avait écrit : " Voilà les fruits de la guerre. "

Il y avait le spectacle sanglant et terrifiant d'une bataille, où des hommes, aux prises, s'entrégorgeaient ; un champ de carnage après une mêlée : des milliers de malheureux gisaient ça et là, morts ou agonisants, pêle mêle ; têtes fendues, poitrines ouvertes, du sang partout ; une maison incendiée, et sur les ruines une femme pleurant, entourée de ses petits enfants ; une épouse en deuil avec de pauvres petits orphelins ; des villes dévastées, incendiées, des hommes mourants de faim, etc.

De même il me faudrait appeler toutes les femmes d'ivrognes, entendre de chacune d'elles le récit de ses

malheurs domestiques ; la galerie serait longue, longue, et variée autant que longue...

Voici, du moins, quelques aspects de ces infortunes ; ils vous en feront entrevoir une foule d'autres, hélas, trop réels.

TROIS SCENES DE PARLOIR

Je répondis, l'autre jour, dans les parloirs de notre couvent, à trois femmes qui demandaient à voir un père.

C'étaient trois femmes d'ivrognes.

La première que je vis pleurait comme une fontaine.

D'une voix suraigüe et exubérante — et d'un cœur ! — elle me raconta que son mari arrive régulièrement, midi et soir, entre deux vins ; le samedi c'est une ivresse complète. “ Ah ! que je lui dis parfois, si tu ne buvais pas, nous serions si heureux ! Il me répond : Qu'est-ce que tu as à te plaindre ? est-ce que tu n'as pas tout ce qu'il te faut ? — Mon père, j'aimerais mieux manger du pain sec et que mon mari cessât de boire ; ce serait le bonheur, tandis que maintenant, avec l'abondance, c'est la peine. Ah ! mon père, si vous saviez comme c'est dur...”

Oui, c'était dur, cruel, et je la plaignis de tout mon cœur.

Son mari voudrait que ses habitudes d'intempérance ne fussent pas connues : il n'a pas encore perdu le sentiment de sa dignité que ravale son ivrognerie. Il a, ce midi, fait une scène à sa femme, l'accusant avec colère d'avoir divulgué sa conduite à des voisins :

“Attends à ce soir. A mon retour tu auras ton compte...” C’est sous le coup de ces vagues menaces — les *premières* que l’homme ait encore proférées — que l’infortunée était venue trouver les pères pour se recommander à eux. Son imagination surexcitée lui faisait appréhender toute espèce de malheurs... Je pensai que la pauvre femme n’était encore qu’au début de ses misères, et que la scène qu’elle redoutait, bien loin de les terminer, allait les faire entrer dans une nouvelle phase : les mauvais traitements.

L’autre femme, qui attendait dans un parloir voisin, me dit pour bonjour : “C’est encore une femme d’ivrogne qui est devant vous.” Elle avait sans doute entendu les cris de sa voisine et vu ses larmes. Elle continua :

“Mon mari est devenu sans aucune raison, je vous le jure, jaloux depuis une semaine. Il parle de me tuer. Il le fera dans son ivresse, j’en ai bien peur ; car depuis quelque temps il est comme fasciné par une hache que nous avons dans la maison. Il a des idées de meurtre dans la tête, il voit rouge. Tenez, pas plus tard que ce matin, en se levant il s’est jeté sur le lit de notre enfant, et l’embrassant en pleurant : — Ah, mon pauvre petit Georges, ce n’est pas vrai, heureusement. Je tremble en pensant que ç’a aurait pu arriver. — Je lui dis : Qu’est-ce donc qui te prend ? — Ah ! j’ai rêvé que je l’avais tué à coups de hache... Tiens, ma femme, enlève cette hache de la maison, cache-là ; je ne sais ce que je ressens à sa vue : ôte-là de ma portée, j’ai peur...”

Je ne me le suis pas fait dire deux fois. S’il tue, ce

ne sera toujours pas avec la hache. Mais vous voyez, mon père, quelles idées le hantent. Or quand il est en boisson il devient furieux, et avec sa jalousie j'ai peur d'un meurtre. Ah ! mon père, priez pour que cette jalousie lui parte de l'esprit."

La malheureuse me confia que lors de son mariage cet homme buvait. Devinant sans doute ma pensée et prévenant mes réflexions, elle s'écria, mais avec un tel geste et un tel accent d'indignation contre elle-même et d'humble aveu de sa faute, que je regrettai que toutes les jeunes filles ne fussent pas là pour la voir et l'entendre : " Ah ! mon père, nous sommes toutes pareilles, nous sommes *ensorcelées* ! nous nous imaginons qu'après le mariage le mari se convertira... j'ai deux amies qui ont fait comme moi. Aujourd'hui elles pleurent, elles sont malheureuses comme pierre... Ah, pour une expiation, je vous assure que c'en est une !... Encore une fois, priez, mon père, pour qu'il n'arrive pas un malheur..."

C'est tout ce qu'elle demandait. Faite à son sort, habituée à l'ivrogne, il ne paraissait pas qu'elle désirât convertir l'un, améliorer l'autre — serait-ce qu'elle en désespérerait ?...

Je voyais la dernière personne pour la seconde fois. Elle était venue, huit jours auparavant, me confier ses troubles domestiques et ses soucis. Le mari, depuis une quinzaine, l'avait abandonnée avec ses petits enfants. Employé dans un hôtel, depuis ce temps il s'y est établi en permanence : il y boit, y mange, y couche. Et il garde tout son salaire. Le misérable a perdu le sentiment de

la paternité. La mère est aux abois ; son visage est travaillé par la colère et l'angoisse. Il y a de quoi !...

Elle me demanda de prier pour que l'ivrogne tombât malade ou fût victime de quelque accident. C'est, paraît-il, le procédé providentiel dont Dieu s'est habituellement servi pour le ramener à résipiscence. Ainsi, l'an dernier, dans une orgie, l'ivrogne avait renversé sur ses habits une casserole de sirop bouillant — résultat : deux mois au lit, pas de boisson, mais des larmes de repentir, de sérieuses réflexions et un amendement passager. "Voilà, s'écrie la femme, ce qu'il lui faudrait : un accident ou une maladie ; il n'y a que cela pour le corriger. Tâchez donc de l'obtenir du Bon Dieu ! vous savez, mon père, ce n'est pas gai de se trouver dans ma position : six petits enfants à nourrir, le loyer à rencontrer et pas un sou !"...

Je pourrais facilement faire défiler devant vous un nombre prodigieux de ces infortunées, et raconter presque à l'infini des faits comme ceux-là. Ce serait trop long. Du reste, regardez autour de vous, mesdames, vous en verrez de semblables, et de plus poignants peut-être.

Oui, il reste établi que la femme est la victime, la grande victime de la boisson, et que, selon le vieux proverbe, les deux êtres les plus malheureux en ce monde sont la femme... et le cheval d'un ivrogne. Je n'ai pas décrit les misères de la pauvre bête — la plupart des ivrognes n'ayant pas de cheval à faire souffrir. Hélas ! ils ont presque tous une femme...

A QUI LA FAUTE ?

Mères, épouses d'ivrognes, vous avez donc toute ma compassion... n'en avez-vous pas senti l'expression voilée, dans toutes les pages précédentes ? Oui, je vous plains de toute mon âme, je connais si bien vos souffrances !...

A qui vous devez-vous prendre de votre infortune ? A l'ivrogne, sans doute. Mais ensuite ? à l'aubergiste qui le fait boire. A qui encore ? aux mauvais camarades qui l'entraînent. A qui enfin ?

A VOUS-MEMES.

...Certes, il y a beaucoup de femmes qui n'ont rien à se reprocher à cet égard, et dont le mari, s'il boit, est le seul coupable — mais combien d'autres ont bâti leurs malheurs de leurs propres mains, et peuvent, aux pieds du misérable qui les torture, gémir un sincère *mea maxima culpa* !...

Et d'abord, mesdames, n'avez-vous pas accepté pour époux, un jeune homme adonné à la boisson ?

Ne soyez pas étonnées que cet homme, buveur avant le mariage, boive après, et, ivrogne à vingt ans, le soit à quarante, à cinquante ans.

“Qui a bu, boira,” dit le bon sens populaire, fait de sagesse et d'expérience. Cela est particulièrement

vrai du jeune homme. Il n'a pas le cœur de se maintenir sobre, alors qu'il sait que ses habitudes d'intempérance seront un obstacle — peut-être absolu — à son mariage... pour quelle raison, je vous le demande, une fois la jeune fille, par le mariage, devenue à lui sans retour, renoncera-t-il à la boisson ?

Il n'y a rien qui me navre le cœur comme d'entendre une jeune mariée se plaindre que son mari la néglige pour le cabaret. La vie commence à peine pour ces deux êtres, à jamais enchaînés l'un à l'autre pour fonder une famille, que déjà l'une est victime de l'autre ! Quel enfer en perspective — et qui me remplit d'horreur...

Et j'ai envie de pleurer quand la malheureuse m'avoue qu'elle connaissait les habitudes du jeune homme. Hélas ! faut-il qu'une jeune fille soit infortunée qu'elle manque à ce point de prévoyance !...

Mais je m'indigne surtout contre la mère de cette malheureuse. Qu'une jeune fille soit légère, même à ce degré, on le comprend encore. Mais qu'une mère, une femme qui a passé vingt, trente ans en ménage, qui connaît la vie, et qui a vu tant de familles misérables à cause de l'intempérance du mari, qu'une mère autorise sa fille à se marier à un tel jeune homme, *qu'elle lui permette d'être fréquentée par lui*, voilà ce que je ne comprends plus. Cette mère est insensée — trop insensée pour être coupable —, mais elle le serait si elle comprenait sa responsabilité et l'avenir qu'elle prépare à sa fille. J'appelle cette mère une inconsciente ou une misérable. Qu'elle choisisse !

Ces pauvres jeunes filles ! elles sont impayables. Voici

l'une d'elles qui s'en vient me trouver pour demander "une neuvaine, afin qu'elle fasse une décision, d'un côté ou de l'autre." Je comprends. Il s'agit d'un ami que la jeune fille a bien envie d'épouser... Comment est-il, votre ami? est-ce un bon jeune homme? — Naturellement, c'est la perle des jeunes gens. — Comme de raison, il est sobre? — Non, mon père, il boit — du même ton qu'elle dirait: il a les cheveux bruns ou blonds. — Je sursaute. Il boit, dites-vous? — Oui, mon père, et c'est pour cela que mes parents ne veulent pas que je me marie à lui. — Ma pauvre enfant, bénissez le Bon Dieu d'avoir de tels parents... mais vous, vous voudriez épouser un jeune homme adonné à la boisson? — Mais, mon père, *je l'aime ! ! !*

Je l'aime ! quand une jeune fille vous a jeté ce suprême argument, rentrez tous les vôtres, et faites taire votre éloquence. Il n'y a rien à faire. *Je l'aime !* Tout ce que vous pourrez dire se butera à ce cri du cœur: *Je l'aime !*

Car la jeune fille, règle générale, ne raisonne guère. Impulsive, elle va par sentiments, et par bonds. Son esprit ne *déduit* pas de conclusion, son cœur vole du sentiment à la conclusion. C'est sa logique, à elle.

Je l'aime ! Cela veut dire dans sa bouche: donc je suis pour lui et il est pour moi...

Je l'aime ! Cet argument lui semble sans réplique possible, une raison à laquelle *on ne doit pas* répliquer...

Mais il boira après le mariage... *Je l'aime !* — Mais vous pleurerez et vous serez malheureuse... *Je l'aime !* —



AIMABLE FEMME !

Mais il vous battra... *Je l'aime !* — Voyons, vous paraissez pourtant intelligente... *Je l'aime !* — Mais, enfin... Mon père, *je l'aime !*...

Une jeune fille donna un jour une réponse encore plus renversante. Je tiens ce fait du curé même dont je vais faire mention.

Il n'y a pas longtemps, une jeune fille va donc trouver son curé pour le consulter et prendre conseil (?). Il s'agissait d'un mariage projeté entre elle et un jeune homme ivrogne.

Le curé, durant un quart d'heure s'évertue à lui démontrer qu'elle ne pourra qu'être malheureuse avec cet homme, qu'il connaissait bien... Il lui dépeint l'avenir sous les couleurs les plus vraies et les plus sombres... Il lui cite des exemples qu'elle connaît...

La jeune personne, tête baissée, paraissait écouter et réfléchir sérieusement — la figure du curé s'épanouissait, il allait donc empêcher ce mariage... lorsque soudain la demoiselle lève la tête et s'écrie : “ Mais, monsieur le curé, c'est parce qu'il boit que je l'aime ! Ça prouve qu'il a du cœur !...”

Comprenez qui pourra l'état d'âme d'une jeune fille qui aime !...

Il appartient donc aux mères de rompre le charme funeste, et d'être intelligentes et prévoyantes pour deux. La jeune fille pleurera, fera des scènes, menacera de mourir de désespoir... Elle n'en fera rien, mais elle vivra assez longtemps pour remercier la mère de sa courageuse intervention.

Me voilà, semble-t-il, assez loin de mon sujet. Pour-

tant non. Car ce que je dis de vos jeunes filles, ne rappelle-t-il pas à quelques-unes d'entre vous, des souvenirs bien identiques ? N'avez-vous pas un jour, répliqué, vous aussi, à votre entourage : *Mais je l'aime !*... L'aimez-vous encore cet homme qui vous rend si misérable ? Hélas ! que vous expiez cruellement l'erreur de votre jeunesse. Vous souffrez trop pour que je sois assez impitoyable pour vous dire : vous l'avez bien mérité — du moins, j'aime à croire, pauvres femmes, que vous n'êtes pas étonnées si, ayant pris pour mari un buveur, il l'est toujours, et fait de votre foyer un enfer...

Voilà comme une femme a pu être la cause de son malheur. Ce n'est pas tout. Elle peut en être l'auteur d'une autre manière. Il arrive en effet que l'épouse chasse son mari de la maison vers le cabaret. Oh ! elle ne s'en rend pas compte...

Mais, que de femmes charpentées pour faire du mari un ivrogne... ou un saint ! Malheureusement, il choisit de devenir ivrogne, c'est plus facile.

Le mari est sobre les premiers temps du ménage. Pourquoi la jeune épouse ne sait-elle pas profiter de l'empire qu'alors elle possède sur lui, pour le fixer à jamais au foyer, en le lui faisant aimer, désirer ? Elle en a mille moyens : son affection, sa bonne humeur, la bonne tenue du ménage, l'ordre et la propreté, j'allais dire la coquetterie de l'aménagement, une bonne cuisine, la piété sincère, éclairée, aimable qui doit être son plus bel ornement, mille attentions délicates, mille petits soins dont elle peut entourer son mari pour le garder sobre ou le conserver bon à jamais...



BONNE MÉNAGÈRE...

Loin de là, elle manque d'intelligence, de tact et de religion; elle ne comprend pas qu'elle a le beau rôle et que d'elle dépend l'avenir du foyer. Sa conduite est à l'opposé de ce qu'elle devrait être, elle travaille de ses propres mains à son malheur. Le mari, que bientôt ne captive plus auprès d'elle un amour peu à peu refroidi, mais que pourraient retenir les procédés que j'ai dits, se sent repoussé par les défauts de plus en plus manifestes de la jeune épouse, par les désagréments de toutes sortes qu'elle peut et doit lui épargner, qu'elle semble tout au contraire s'ingénier à lui imposer.

Elle fait si bien que le mari se désaffecte d'un foyer où bientôt il ne vient plus que pour s'ennuyer, souffrir de tout ce qu'il y voit et entend. Il y sera donc le moins longtemps et le moins souvent possible. Où ira-t-il? Au club, dans les réunions d'amis, à l'auberge, selon sa condition et les circonstances. Or aller au club ou à l'auberge, se trouver dans certains milieux et n'y pas boire, il ne saurait être question. L'homme, gagné au club, au cabaret ou aux amis, l'est à la boisson: ça ne fait qu'un.

La femme a chassé le mari du foyer à l'auberge. Son mari n'est plus à elle, il appartient corps et âme à une terrible rivale: la bouteille, et bien avisée sera l'épouse si elle en détache le cœur de l'infidèle.

Certes, il serait injuste et cruel de rendre responsables de l'inconduite de l'époux toutes les femmes d'ivrognes. Je connais d'honnêtes femmes: bonnes, pieuses, dévouées, prévoyantes, économes, bonnes ménagères, etc, dont le mari est ivrogne. Celles-là sont des victimes, des mar-

tyres. Elles seraient aisément des saintes, et j'admire leur vertu.

Il n'en reste pas moins vrai que la femme, victime de l'intempérance du mari, est, *très souvent*, cause directe et totale, et, dans la plupart des cas, cause partielle de son infortune. C'est sur quoi je voulais ouvrir les yeux de mes lectrices et avertir leur conscience. La femme n'est pas plus éclairée là-dessus qu'elle ne l'est sur le rôle immense qu'elle peut remplir dans la lutte contre la boisson, et dont j'aurai plus loin la consolante tâche de l'entretenir.

ALCOOLISATION DE L'ENFANCE.

Mères de famille, je suis convaincu que la lecture de ce chapitre va vous faire renoncer pour toujours aux boissons enivrantes. Vous qui peut-être gémissiez sur l'alcoolisme d'un époux, que direz-vous si je vous assure que, à votre insu je veux le croire, vous alcoolisez, vous leur mère, vos propres enfants? — Comment cela? me direz-vous. Par certaines pratiques abusives communes à la plupart des femmes.

On me rapporte qu'en certains quartiers de la ville, exactement en certaines ruelles (que je pourrais nommer) habitées par des pauvres, pendant que les hommes sont au travail (?), les femmes s'assemblent, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, et passent le temps à boire de la bière ou du whisky et à jouer aux cartes. C'est la misère, la crapule. Ces femmes s'alcoolisent, et cependant elles mettent au monde des enfants! comment voulez-vous que soient ces enfants?... Mais je ne compte pas que ma brochure tombe entre les mains de ces mégères, qui du reste ne la sauraient lire. Ce n'est pas à elles que j'adresse ces pages, c'est à vous, mesdames, qui ne voulant pour rien au monde vous livrer à de telles pratiques et entretenir de si ignobles habitudes, en avez d'autres *presque aussi* *pernicieuses* pour votre descendance.

C'est d'abord la coutume, enracinée dans un préjugé populaire, de prendre de la boisson à certaines époques. Le père se fait souvent le promoteur complaisant de cette pratique. Sous l'influence de ce préjugé, et par tendresse pour sa femme, il lui procure la fatale liqueur. Durant des mois — en somme, c'est durant des années — la mère fait un usage presque journalier de boisson forte ou de grosse bière, et la chair délicate du petit être qui lentement se forme sous le regard de Dieu, chaque jour, pour ainsi dire, arrosée d'alcool, se développe dans une atmosphère saturée de vapeurs empoisonnées... Comment veut-on que ce petit être ne soit pas profondément affecté par cette ambiance délétère? Les médecins l'attestent : l'enfant est atteint par l'alcoolisme maternel, et il en souffre.

Car — vous le savez, encore faut-il le rappeler — l'alcool est un poison. Poison par conséquent toute boisson forte, parce qu'elle est à base d'alcool. Que l'alcool et les boissons fortes soient des poisons, tous les savants, tous les médecins l'affirment, et l'expérience, avec plus d'énergie encore, le proclame par les tristes réalités qu'elle tient sous nos yeux : infirmités, maladies, santés ruinées, morts prématurées et parfois subites.

Ce qui l'atteste enfin, en même temps qu'elles soulignent puissamment *l'épouvantable loi de l'hérédité alcoolique*, ce sont les patientes observations de savants sur l'alcoolisme des parents, étudié dans ses *effets sur leurs enfants*. C'est ainsi que le *Quarterly Journal of Sobriety* a publié, il y a peu de temps, un relevé comparatif de l'état de la descendance de 24 familles, dont 12

familles de tempérants et 12 familles d'intempérants, d'après les observations du Dr Demme, médecin de l'hôpital des enfants de Berne, qui a consacré vingt-huit ans de son existence à l'étude du problème de l'alcoolisme. Le relevé ci-dessous résume les résultats de l'enquête :

	Enfants des Familles	
	d'	de
	Intempérants.	Tempérants.
Mort en bas âge	12	5
Sourds-Muets	2	0
Arriérés (idiots)	8	2
Choréiques	2	0
Epileptiques	13	0
Difformes	3	2
Nains	5	0
Ivrognes héréditaires	5	0
Sains	9	50
	59	59

Ainsi, sur 100 enfants de buveurs (et de buveuses), 15 seulement naissent sains et normaux, parviennent à se développer et à vivre, tandis que sur 100 enfants de tempérants, 85 sont normalement constitués." (1)

Je ne prétends pas, mesdames, que la pratique que je dénonce ait un effet aussi désastreux sur votre descendance, mais qui osera nier que, jointe aux autres pratiques que j'ai encore à signaler, elle ait un *très* *pernicieux* résultat ?

(1) Louis Frank, *La femme contre l'alcool*. Paris, 1897, pp. 15-17.



ENFANT DE BUVEUR.

C'est qu'en effet la mère devenue nourrice continue, toujours pour se fortifier, son régime alcoolisant. La conséquence ? *L'alcool va se mêler au lait* (prouvé scientifiquement) et *l'enfant suce l'alcool avec le lait* ! D'où convulsions, et parfois mort subite du nourrisson.

Une dernière pratique. " N'est-il pas vrai, qu'à propos de tout et à propos de rien, on traite l'enfant au berceau avec de l'alcool, sous quelque forme que ce soit. Le bébé crie, l'ouvrage à expédier est pressant, vite une petite *ponce* ; il se tord, il a des coliques, il fait ses dents, un peu de vin sucré, plus souvent du whisky ;

Je ne prétends pas, mesdames, que la pratique que l'enfant s'apaise, il dort parce qu'il est ivre." (1) Plus généralement c'est du sirop calmant qu'on lui donne. Que dire des sirops calmants : *Ami des enfants*, *Trésor des nourrices*, etc., et de tous ces remèdes patentés, de tout nom et de toute bouteille, dont on gorge les bébés ? Ils sont très dangereux, et la plupart, quand ils ne contiennent pas d'alcool, renferment, ce qui est pis, des narcotiques qui sont des poisons. (2)

(1) Edm. Rousseau, *Alcool et alcoolisme*, 2^e ed., p. 158.

(2) NOTE A LIRE : Des mères, en sus de l'alcool ou des narcotiques, et pour les mêmes fins, bourrent leurs bébés de lait. " Au lieu d'eau qui ferait tant de bien au nourrisson, on bourre l'enfant de lait. S'il pleure on lui donne du lait ; s'il a des coliques, c'est du lait qu'il reçoit ; s'il s'agite de fièvre, encore du lait ; s'il vomit ce lait tout caillé, il est forcé d'en avaler davantage ; s'il le rejette putréfié par l'intestin, il faut qu'il en prenne encore et toujours.

Pauvre nourrisson ! Si tu pouvais parler à ces pauvres ignorants

Telles sont les pratiques désastreuses de beaucoup de mères. Elles s'affligeront ensuite de ce que leurs bébés sont pâles, chétifs, mal conformés, qu'ils ont des convulsions, le rifice, etc... Elles s'étonneront que les yeux de l'enfant, à cinq ou six ans, brillent à la vue de la boisson, qu'il pleure pour en avoir quand il en est versé devant lui, qu'il en vole, qu'il égoutte le fond des verres, quand la visite est partie... Mères ignorantes, cet enfant a été alcoolisé par vous ! Vous avez déposé dans ses organes ces maladies qui affligent votre cœur et désolent vos nuits sans sommeil, et dans sa chair le goût et presque le besoin de la boisson, goût et besoin qui iront en se fortifiant avec l'âge, et feront peut-être d'eux des ivrognes.

qui te tuent en voulant bien faire ; si tu pouvais leur crier : De grâce, écarterez ce lait que je ne puis digérer, qui me donne des coliques, qui me donne la fièvre et qui me tue ! J'ai soif d'eau, de bonne eau pure qui calme ma fièvre, qui m'aide à uriner et à transpirer, et qui nettoie mes organes. Comme une jeune plante, j'ai besoin de peu de nourriture et de beaucoup d'eau pour venir à maturité.

Donnez en toute saison, mais surtout en été, beaucoup d'eau aux petits enfants ; baignez-les fréquemment ; en un mot faites un usage abondant d'eau en dehors et en dedans, et la diarrhée comme les autres maladies sera rarement à redouter."

(Dr. J.-P. Gadbois, dans " Le Soleil " du 28 août 1906).

Durant les chaleurs de l'été, il se fait, dans nos villes, des hécatombes d'enfants. La mise en pratique de ces conseils sauvera peut-être la vie à quelque petit malheureux — l'espoir d'une aussi belle récompense sera mon excuse pour avoir, par cette note, franchi mes lignes.

Il m'en a coûté beaucoup d'écrire ce chapitre, qui a toute l'allure d'une mise en accusation d'un bon nombre de mères. Et même à présent qu'il est écrit, j'éprouve le besoin pour ne pas le supprimer, de me retrancher derrière l'autorité des médecins, à qui je laisse toute la responsabilité de si graves affirmations.

Je ne saurais mieux terminer ce sujet de l'alcoolisation de l'enfance que par ces belles paroles d'un auteur déjà cité : " Oh ! je sais bien qu'il est pénible parfois le soin à donner à un enfant. Quand je vois cette jeune mère toute petite, toute pâle, toute délicate, qui passe des nuits et des nuits sans sommeil à promener un gros enfant après une journée de rude labeur, je lui voue mes sympathies du plus profond de mon cœur et ma sincère admiration. Oui, je l'admire, mais Dieu la bénit, lui donne des forces, le courage nécessaire, et lui prépare la couronne plus belle. Mais j'exècre et je méprise — il y en a trop malheureusement — ces femmes qui, par lâcheté ou par paresse, pour ne pas compromettre leur repos ou troubler leurs plaisirs, recourent aux moyens criminels que je viens de signaler et ne craignent pas d'exposer ainsi leurs enfants, — que dis-je ! — toute leur race à une vie de honte et d'abjection... "

Mères canadiennes, mères chrétiennes, je vous en conjure au nom de ce que vous avez de plus cher, tant qu'il sera en votre pouvoir de l'empêcher, ne permettez jamais que l'alcool, sous quelque forme que ce soit, souille les lèvres de vos enfants, et bannissez de vos maisons l'usage de ces médecines qui les alcoolisent petit à petit et en font des ivrognes à 15 ans.

Votre repos sera probablement troublé; vous ferez le sacrifice de bien des jouissances, de plaisirs; mais en revanche vous aurez sans doute un jour la gloire que votre enfant dira ou pensera de vous ce qu'écrivait de sa mère le grand poète allemand Goëthe: C'était la plus sainte, la meilleure, la plus aimable des femmes ! " (1)

(1) Edm. Rousseau, ouvrage cité, p. 159 et suiv.

SI FEMME SAVAIT

Dans quelle dégradation la plonge l'ivrognerie,
elle ne s'exposerait pas à devenir ivro-
gnesse. . .

Dans quelle misère tombe un foyer où règne la
boisson,
elle n'épouserait pas un buveur. . .

Dans quelle mesure elle peut s'en prendre à elle-
même de l'inconduite du mari,
elle rendrait son foyer aimable. . .

Dans quelle proportion sa sobriété influe sur la
vie et l'avenir de ses enfants,
elle fuirait l'alcool comme la peste. . .

ELLE SAIT !



SI LES CANADIENNES LE VOULAIENT.

Avez-vous lu, mesdames, la brochure de Laure Conan :
Si les Canadiennes le voulaient ?

Dans un salon, madame Dermant et mademoiselle du Vair sont en train de causer, lorsque survient monsieur Vagemmes, qui entre en tiers dans la conversation.

M. Vagemmes, esprit sage, âme élevée, s'est récemment retiré du monde politique, où il jouait un rôle important. Il est amené à exposer les motifs de sa retraite à ses interlocutrices, qui d'abord s'en étonnaient, voire même la blâmaient. C'est le dégoût, non de la politique, mais des politiciens, qui l'a saisi, dit-il. Ah ! qu'il y a peu de Canadiens au caractère fortement trempé, désintéressés, fiers, patriotes...

Le discours se généralise, s'élève, et M. Vagemmes fait le procès de la "classe dirigeante," des Canadiens instruits et en place. Il affirme et démontre à ces dames que nos hommes publics sont vénals, que l'esprit de parti les tue et tue le pays, qu'il faudrait former une conscience publique saine, une génération virile, à l'esprit désintéressé, à l'âme sincèrement et intelligemment catholique :

"Si les Canadiennes voulaient...", conclut-il en soupirant.

Et il explique et fait admettre à ses intelligentes interlocutrices que c'est la femme qui fait les mœurs,

que les hommes sont ce qu'elles veulent, et que "les Canadiens seraient le plus noble peuple de la terre, *si les Canadiennes le voulaient...*"

Mesdames, j'imagine que M. Vagemmes dirait aussi : "les Canadiens seraient le peuple le plus sobre de la terre, *si les Canadiennes le voulaient.*"

Où, la cause de la tempérance dépend de la femme, c'est à elle de s'y dévouer, et le rôle principal de l'homme apôtre doit être de lui faire comprendre sa mission, sa puissance, de la pousser à la lutte.

Voici les raisons du rôle prépondérant qui revient à la femme :

1° Par tempérament et par habitude, elle est généralement sobre.

Bien plus, parce que la boisson s'attaque directement à son foyer, elle en est l'adversaire née.

2° L'œuvre de la tempérance exige un apostolat, lequel, par sa nature et sa continuité, échoit à la femme.

3° L'œuvre antialcoolique est en dernière analyse une œuvre de *moralisation de l'homme*. A la femme, de par l'ordre établi par la Providence, ce rôle bienfaisant !

Ces raisons reviennent à dire que "la question de l'alcoolisme relève de la femme, parce que la femme... est femme."

EN GUERRE!

La première raison donc qui donne à la femme le beau rôle dans la croisade de tempérance, est sa sobriété. Je ne rétracte pas ce que j'ai dit au commencement de cet écrit : il y a des femmes ivrognesses. Mais il y en a si peu que j'ai dû *prouver* qu'il y en a. Inutile par contre de démontrer qu'il y a des *hommes* ivrognes...

Il y a donc, mais il y a peu de femmes adonnées à la boisson.

L'alcool paraît antipathique à la nature de la femme. C'est heureux et providentiel ! Imaginez que la femme ressente pour la boisson le même attrait que l'homme — grand Dieu, que devient la famille, la société ? Oui, ce serait la ruine du foyer, l'extermination de la race humaine !...

Et c'est parce que la femme est sobre que nous comptons sur elle.

Je vais me servir d'une comparaison dont j'userais jusqu'à l'abus, si nous étions en pays militaire.

A qui s'adresse un souverain pour soutenir ses combats ? aux sujets et aux soldats de l'ennemi ?... Absurdité qu'une telle proposition, dites-vous. C'est juste. A qui donc pareillement s'adressera la tempérance

pour l'aider à établir son règne : — aux sujets du *roi alcool*, à ses défenseurs, aux hommes ? ... Folie encore. Mais comme le souverain compte sur ses sujets pour sa défense, ainsi la tempérance compte sur vous, mesdames, pour livrer ses combats, asseoir et affermir son règne bienfaisant.

Sur quels bras encore se repose la patrie ? Sur des bras débilités par la maladie ? Non, mais sur des bras sains et vigoureux. Or la boisson a débilité les forces morales de l'homme. La femme, dont les forces sont intactes, et que ne fascine pas l'alcool, est plus propre que l'homme aux combats de la tempérance.

Corps et âme, elle lui appartient. Il lui sera infiniment plus facile d'en propager l'idée, l'estime, la pratique autour d'elle. La sobriété lui sera une force, un point d'appui, un élément et un gage de succès. On ne travaille avec cœur que pour une cause aimée, on ne prêche avec zèle que ce que l'on pratique.

Même quand ils veulent tenter une réaction, les hommes en général sont paralysés par leur penchant pour l'alcool qui les tient dans l'inaction. Du reste, ils ne sont guère portés à lutter contre la boisson, les hôteliers, l'intempérance et son cortège de maux. Eh ! ne sont-ils pas trop souvent eux-mêmes du côté de l'alcool ? et la lutte pour la tempérance ne consiste-t-elle point, pour la plus large part, à les arracher à la terrible fascination ?

La femme, elle, est libre de cette humiliante et désastreuse servitude. Ne sacrifiant pas à l'alcool, libre de toute allégeance envers lui et ses suppôts, elle est là,

sobre et vaillante, prête pour la lutte, lutte sans merci.

Car, au fond, si l'homme est sobre, n'est-ce pas vous, mesdames, qui en bénéficierez le plus ? et lorsque les missionnaires travaillent à rendre les hommes tempérants, n'est-ce pas à votre bonheur qu'ils se dévouent ?

Vous nous en êtes reconnaissantes, nous vous en savons gré. Mais en retour, nous vous supplions de comprendre vos propres intérêts, de les prendre à cœur et de nous aider.

Faut-il si fort vous y pousser ?... Car enfin il serait étrange que de parti pris une femme se désintéressât de la question, ne s'employât pas de toutes ses forces à asseoir ou à maintenir à son foyer la pratique de la tempérance...

N'êtes-vous pas en effet adversaires nées de la boisson ? N'éprouvez-vous pas au mot *alcool* comme une impression d'inquiétude et de malaise, et ne sentez-vous pas s'éveiller en vous à ce nom détesté un instinct de défense comme au nom et à l'approche d'un ennemi ?

C'est que l'alcool est l'ennemi mortel du foyer dont vous êtes la gardienne, l'âme.

Un homme ivrogne, c'est une femme et des enfants misérables, un foyer dévasté. Inutile d'insister, je pense, relisez le chapitre deuxième de cette brochure. Ajoutez à ces traits ceux de votre propre infortune, si votre mari est ivrogne, et décidez-vous à prendre en main la cause de la tempérance. Relevez le drapeau que les bras éneuvés des hommes se refusent à porter, et en guerre ! Avec votre concours la victoire est assurée. Ce que femme



FEMMES, DEFENDEZ VOTRE FOYER !

veut, Dieu le veut. Lisez-en la preuve dans l'histoire suivante.

“ Un jour, une femme américaine, M^{me} Hunt, devint veuve : elle avait un fils unique. Elle se voua à son éducation. Bientôt, elle comprit les dangers que l'alcool faisait courir à celui qui désormais était sa seule vie. Du même coup, elle pensa aux autres enfants, aux autres mères. A son appel, une ligue de femmes se forme. Aujourd'hui 16,000,000 d'enfants bénéficient de l'activité de M^{me} Hunt.

Une autre femme américaine, Miss Frances Willard, entreprit de créer des Ligues antialcooliques de femmes. Quant elle est morte, la société fondée par elle possédait un immeuble de plusieurs millions de piastres, quatre journaux, un budget de 1 million, dix mille unions, et quatre cent mille membres, rien que des femmes.

Aucun homme n'a fait autant que ces femmes.

Et c'est naturel, c'est logique.” (1)

Il existe à Montréal une branche de cette grande société féminine. Je ne suis pas en mesure d'apprécier son rôle ni ses succès. Je la sais seulement très active : c'est assez pour lui donner droit à la gratitude des apôtres de la tempérance.

(1) Feuille française de propagande : *La femme contre l'alcool*. Le rapport annuel de la grande société américaine féminine de tempérance, dont le siège est à Chicago, forme un volume de près de 600 pages. Imaginez la somme de travaux accomplis que représente un tel rapport annuel.

Vous demandé-je de fonder, à l'instar de ces dames, des ligues féminines et des œuvres sociales de tempérance?... Je ne vous le déconseille pas, et de ce côté il y aurait quelque chose à faire, mais au préalable beaucoup à réfléchir. Ce ne peut être là du reste que le fait de quelques-unes d'entre vous. (1) L'apostolat que toutes, sans exception, pouvez exercer, c'est l'apostolat intime, sans bruit, l'apostolat du *foyer*...

(1) Je me réjouis de la récente fondation, à Montréal, d'une ligue féminine catholique pour l'étude de certaines questions sociales et le relèvement des mœurs. Le champ d'activité de cette ligue est très vaste. La tempérance et l'étude du rôle de la femme dans son établissement, n'y sont pas négligés.

APOTRE.

Il ne faut pas croire qu'une fois la tempérance prêchée, la société établie, l'homme enrôlé, le missionnaire parti, tout est fait. Mesdames, la tempérance a fait un pas. Avant de conquérir, sans conteste, son trône, elle en a encore mille à faire, et ne s'avancera que soutenue par votre bras.

Le missionnaire a travaillé durant huit jours ; vous, mesdames, vous travaillerez durant des mois, des années, toujours, pour assurer, fortifier, développer ce que lui n'a pu que commencer. Il a semé, vous sèmerez après lui, et veillerez par un labeur incessant à ce que ces semences ne soient pas étouffées, perdues, mais qu'elles lèvent, croissent et mûrissent en une moisson magnifique.

Ce n'est en effet que par un labeur de tous les jours, poursuivi sur tous les terrains, par une propagande active et incessante que l'alcoolisme sera enfin déraciné du cœur de la société, et la passion pour l'alcool du cœur de l'homme.

Apostolat sans trêve, dévouement sans bornes, propagande obstinée, à ce prix seulement nous triompherons — vous triompherez, veux-je dire, mesdames, car la victoire est entre vos mains.

Oui, je l'avance avec la conviction la plus profonde, sans votre concours, la tempérance ne s'établira pas ; avec votre concours, elle s'établira sûrement.

Les bonnes causes, comme les masses, tendent à l'inertie. Il les faut ébranler, mouvoir, pousser. De lui-

même l'homme s'y attellera-t-il ? Hélas ! par son inertie l'homme ressemble trop... aux bonnes causes. — Mais la femme ébranlera et l'homme et la bonne cause ; poussera l'homme à l'œuvre, le fera s'y atteler, entraînera à sa suite l'un et l'autre.

“ Comme la femme a été la première à persuader le mal sur la terre, il lui a été donné une grande puissance pour la persuasion du bien, afin que le correctif de ses séductions se trouvât dans ses séductions elles-mêmes. Voilà pourquoi, sans doute, on a pu écrire avec raison que si c'est l'homme qui est le roi du foyer, c'est la femme qui en est le prêtre. Sans elle, en effet, la vérité ne peut guère se répandre rapidement ici-bas. Tant qu'un symbole n'a point enrôlé la femme à son service, il n'a qu'une propagation limitée. Mais le jour où les jeunes filles l'insinuent avec leurs prières à l'oreille des vieillards, le jour où les mères le murmurent sur le berceau de leurs nouveaux-nés, le jour où les épouses le mêlent aux confidences du foyer, alors le pays est pris par le cœur, le Verbe de Dieu y passe à la course, comme dit saint Paul, et s'il a suffi à la vérité de se faire homme pour racheter le monde, on dirait, pardonnez-moi cette expression étrange en apparence, qu'elle est obligée de se faire femme pour s'y populariser et s'y enraciner.” (1)

L'homme peut être réfractaire au zèle de l'homme, il ne l'est pas, ne saurait l'être au zèle de la femme. Elle sait si bien être apôtre ! elle l'est si délicatement,

(1) P. Caussette, *Entretiens avec Marthe*, XIV^e.

si obstinément ! Elle est de par Dieu armée pour l'apostolat.

L'idée et le sentiment antialcooliques, par elle sans cesse tenus en éveil, en viendront à saturer l'esprit et le cœur, la volonté et l'énergie des hommes. La pratique de la tempérance obstinément insinuée, saura enfin s'implanter profondément, à jamais, dans la conduite du père, de l'époux, du fils. Il y faudra des mois, des années, peu importe — ou plutôt il importe grandement : car seule la femme, par tempérament propagatrice des convictions, est en relations intimes, en contact journalier avec ceux chez qui il faut enraciner ces convictions : *le père, l'époux, le fils...*

Ces derniers mots nous font pénétrer plus avant dans la question antialcoolique et fixent le poste de choix que la femme y peut occuper.

L'homme n'est pas un être isolé. Dans la question de l'alcoolisme il est essentiel de nous le rappeler, car sur le fait que le buveur est membre d'une famille repose en grande partie la solution du problème alcoolique. Je propose cette formule : *ce n'est pas l'homme qui boit, c'est un époux, un père, un fils, un frère.*

Isolez l'homme de la famille, vous n'y êtes plus. Son intempérance s'enchevêtre à tout cet ensemble de relations, d'habitudes, de coutumes qui constituent la famille. L'alcoolisme dans l'homme n'est pas seulement — j'allais dire n'est pas principalement — l'habitude de boire, c'est tout cet ensemble de faiblesses morales, de misères domestiques — variées, nuancées à l'infini — qui, engendrées par l'ivrognerie, forment le milieu où se meuvent l'ivro-

gne et sa famille, le bourreau et ses victimes.

D'où il saute aux yeux que s'attacher à traiter l'alcoolisme par le dehors c'est n'avoir pas ausculté le mal dans toute son étendue, c'est n'en pas assez connaître la nature, c'est se tromper. Ce qu'il faut, c'est introduire au sein de cette masse de misères domestiques un ferment de régénération; ce qu'il faut, c'est soigner la maladie par le dedans; le remède doit venir du foyer, où le mal est encerclé; il doit et ne peut venir que de la femme; là est le remède intégral. Traiter autrement l'alcoolisme, ce serait donner à un malade qui a trente-six symptômes d'une maladie grave, parmi lesquels, à la tête une légère douleur rappelant la migraine, ce serait pour le guérir, s'attacher à soigner sa migraine.

Bien d'autres considérations encore font de l'alcoolisme une question domestique. La famille est l'arène où s'agitent les questions variées que soulèvent l'intempérance de l'un de ses membres, les intérêts multiples et intimes qu'elle heurte; le champ clos où se fera la lutte pratique; le tribunal où en définitive la cause de la tempérance sera apportée, plaidée et jugée.

Oui, la question, de quelque côté qu'on l'envisage, est très complexe. Pour un homme, renoncer à la boisson, ce n'est pas simplement... renoncer à la boisson. C'est modifier profondément des habitudes invétérées, changer peut-être ses relations sociales, s'affirmer en mille occasions journalières, supérieur à la coutume, à l'entraînement, au respect humain; qui ne voit que c'est à la femme, plus intéressée que l'homme à l'heureuse issue de la question, à la procurer par une vigilance

jalouse et un appui de tous les jours, vigilance et appui dont la nature, les circonstances et les modes échappent à l'analyse, et plus encore à l'efficacité d'une action extrinsèque au foyer.

Toute action du dehors ne saurait venir en contact qu'avec un point du cercle fermé qu'est la famille, et qu'elle ne saurait envahir. Mais que du dedans, du centre parte l'influence, elle rayonne par tout le cercle, s'étend à tous les points, large, profonde, expansive. C'est l'action de la femme *encerclée* dans la famille, dont elle fait centre, dont elle est l'âme.

Ah ! mesdames, que vous seriez coupables de ne pas vouloir comprendre votre rôle, admettre votre influence énorme ! oui, coupables, mais plus insensées encore que coupables si, conscientes de votre force, vous alliez ne pas l'utiliser ! Vous seriez les premières victimes de votre inaction, ce serait votre premier châtiment ; vos enfants en seraient les secondes victimes, ce serait encore votre châtiment.

Mesdames, si vous nous manquez, tout est compromis. Autant vaudrait presque nous croiser les bras et ne pas continuer la lutte. C'est votre bonne volonté, votre apostolat, épouses, mères, filles, sœurs, qui donnera aux apôtres de la tempérance le courage de continuer. Que dis-je ! c'est vous les premières apôtres ; entrez en plein dans votre rôle sublime et fécond, et nous passons au rang d'auxiliaires, bien dévoués, mais moins puissants que vous. C'est là notre espoir, ce sera la trop belle récompense de nos efforts à vous donner conscience de votre mission.

MORALISATRICE.

L'antialcoolisme, œuvre de *moralisation* : — on est au cœur de la question quand on l'envisage ainsi, et comme elle prend des proportions vastes et s'ennoblit dans la mesure qu'on l'élève !

Que l'homme devienne plus religieux, plus moral ; que dans son esprit et sa volonté circule plus abondante la sève divine ; que sa conduite s'inspire davantage des lois chrétiennes ; que l'homme soit plus assidu à l'église, qu'il aime davantage le Bon Dieu et le craigne ; qu'il le prie surtout — en deux mots : que l'homme soit plus religieux et plus moral — ah ! mesdames, il n'y a plus guère d'ivrognes, de buveurs, de buvettes, plus de question alcoolique.

Dites-moi, pourquoi boivent les hommes ? Simplement, au fond, parce qu'ils ne sont pas assez bons chrétiens...

Voyez-vous un vrai chrétien, un homme religieux qui soit un ivrogne, voire un buveur ? Non, l'amour de Dieu, l'esprit de pénitence et de piété, qui sont à la base de la vie chrétienne, sont aux antipodes de l'intempérance.

Les ivrognes et les buveurs se recrutent uniquement parmi ceux dont l'esprit de foi, la piété, les pratiques religieuses, l'esprit de pénitence, la crainte de Dieu sont nuls, ou tout au moins très faibles. Sans doute, la boisson contribue pour sa large part à éteindre la vie chrétienne dans sa victime ; mais déjà, quand l'hom-

me se met à boire, et pour qu'il se mette à boire, il faut que la sève divine circule bien faiblement dans son âme et dans sa vie.

Bien des causes conduisent l'homme à l'auberge. Le goût de la boisson, l'entraînement des camarades, les séductions multiples installées au cabaret pour l'attirer, le retenir et l'y faire retourner, les épreuves de la vie, des ennuis domestiques qu'il veut oublier ou consoler — que sais-je enfin, ces causes sont nombreuses comme les buveurs, et variées comme la vie... Mais, je vous le demande : si cet homme avait plus d'esprit de renoncement, céderait-il à ses penchants pour la boisson ?

Si cet homme était assez fier de sa foi, assez conscient de sa dignité de chrétien et des obligations qu'elle impose, pour dédaigner les invitations d'une camaraderie mauvaise et toiser de haut plaisanteries et sarcasmes, il ne suivrait pas à l'auberge ces amis, ces compagnons, il n'irait pas dans ces réunions et n'accepterait pas cette bouteille ou ce verre qu'obstinément on lui tend.

Si cet homme était plus religieux, est-ce à l'auberge qu'il irait consoler ses peines, oublier ses malheurs ? C'est à l'église, à la table sainte, au pied du Crucifix.

Si cet homme encore était plus pénétré du sentiment de ses devoirs d'époux et de père, irait-il demander à l'alcool quelque répit à ses ennuis domestiques ? Non, car sa religion lui dirait : supporte ces misères, et pour les supporter implore le secours de ton Dieu ; garde-toi bien d'aller boire... car tu dois à ta femme, à tes enfants — ceux que tu as, ceux que tu auras — d'être tempérant.

Si cet homme enfin, que la passion de boire tient comme une hantise, avait plus fréquemment et plus longuement le regard fixé sur le Christ en croix, s'il aimait son Sauveur, Notre Seigneur Jésus-Christ, s'il était davantage animé du désir de lui ressembler un peu, s'il comprenait la grande leçon de renoncement et de pénitence que Jésus enseigne du haut de ses souffrances, si la vie de cet homme était plus profondément vivifiée par ces surnaturelles pensées, croyez-vous qu'il se livrerait à ses penchants sensuels, antichrétiens ? qu'il s'abandonnerait aux séductions des buvettes et aux conversations faciles qui s'y tiennent ? que sa conduite fléchirait jusqu'aux lâches sensualités de l'intempérance ?

C'est donc bien compris : la religion est le plus grand préservatif contre l'intempérance et son meilleur remède. Que les hommes soient profondément religieux, et l'intempérance disparaît. Mais essayez, pour les rendre sobres, des moyens que vous voudrez, si vous ne vous appliquez à les rendre plus chrétiens, vous perdez votre temps. Ce n'est pas l'alcool qu'il faut dompter et anéantir, c'est la passion de l'homme pour l'alcool, et la passion ne se dompte que par la religion. Exemple : la lutte antialcoolique qui se poursuit en France depuis des années. Tout a été mis en œuvre par des savants et des hommes d'action ; un seul moyen n'a pas été employé : la religion. Le résultat ? Nul, ou à peu près sur l'ouvrier, sur les masses. Qu'on veuille lire les rapports des Congrès antialcooliques européens ; qu'on lise le compte-rendu du premier Congrès national contre l'alcoolisme tenu en France (1903) ; on sera complètement édifié



FAMILLE CHRÉTIENNE.

sur l'aridité de la lutte contre l'alcoolisme et de toute tentative de relèvement social, quand l'élément religieux en est absent.

Quels longs préliminaires, mesdames, pour en arriver à vous confier cette œuvre de renouvellement chrétien et de moralisation. Mais ne fallait-il pas montrer tout d'abord que là est la solution du problème alcoolique ?

Or, mesdames, avons-nous tort de nous décharger sur vous d'une grande partie de cette tâche ?

Vous êtes plus chrétiennes, plus morales, meilleures que l'homme, et j'ajoute que — est-ce instinct, tempérament ? en tout cas c'est providentiel et heureux — vous êtes moralisatrices.

C'est l'ordre voulu par Dieu, la mission qu'il vous a confiée, et à laquelle il a disposé votre nature :

“ Lorsque, allant former la femme, à l'origine du monde, Dieu dit : “ Il n'est pas bien que l'homme soit seul, faisons-lui une aide qui lui ressemble, *Non est bonum homini esse solum, faciamus ei adiutorium simile sibi* ” (Genes, II) ; par cette grande parole, dont il voulut faire une loi de l'ordre social, il établit la femme comme l'aide de l'homme, non-seulement pour tout ce qui se rapporte à ses besoins matériels, mais aussi, et avant tout, pour tout ce qui se rapporte à ses besoins spirituels. C'est donc un devoir pour la femme de prendre soin de l'âme de l'homme, de l'édifier par ses exemples, de l'améliorer par ses saintes inspirations, de le sanctifier par ses vertus. Et *aider* l'homme à faire son salut, c'est la fin principale de la femme, sa mission, son ministère, sa gloire, sa grandeur et sa dignité. Aussi, la

femme a, dans les desseins de Dieu, une délégation, je dirais presque une consécration religieuse. C'est en quelque sorte, le *prêtre de la famille*, comme l'homme en est le roi." (1)

Entendez encore le même auteur :

" C'est la femme pieuse, pure, sage, prudente, dévouée, la femme catholique, en un mot, qui mère, christianise l'homme enfant; fille, édifie l'homme père; sœur, améliore l'homme frère; et, épouse, sanctifie l'homme mari. Elle est ce flambeau resplendissant dont parle l'Évangile, qui, placé sur le chandelier domestique, répand incessamment autour de lui la lumière de la foi dans toute la maison et éclaire tous ceux qui l'habitent : *Accendunt lucernam, et ponunt eam super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt* (Math. V.). Elle est ce sel mystérieux, dit encore l'Évangile, qui empêche la famille de se corrompre : *Vos estis sal terræ* (ibid). Elle est ce vase de parfums célestes dont parle saint Paul, qui répand autour de lui la bonne odeur de Jésus-Christ : *Christi bonus odor sumus* (II Corinth. II)." (2)

Je ne veux pas livrer ma plume aux développements qui la sollicitent; le cadre restreint de ce travail me le défend. J'insiste seulement à le rappeler : vous êtes, mesdames, meilleures que l'homme, et par rôle et tempérament, moralisatrices du foyer.

Voilà pourquoi nous comptons sur vous, et comment

(1) P. Ventura, *Apostolat de la femme catholique*. Avant-propos, p. XIII.

(2) Ventura, loc. cit., p. 11.

une grande part de la tâche des apôtres de la tempérance consiste à vous rendre conscientes de la vôtre et ardentes à la remplir. Rendez meilleurs vos foyers : tout ce qui se fait dans cette direction est un coup d'épaule à la tempérance.

Ah ! jeunes filles, épouses, mères chrétiennes, si vous saviez votre influence possible ! plus encore, si vous saviez exercer cette influence !...

L'exemple d'une vie solidement pieuse, se manifestant par une conduite réglée, sérieuse, un air aimable, une humeur toujours douce, un zèle ingénieux à infuser la piété dans les cœurs soumis à son bienfaisant rayonnement, de tendres et prudentes exhortations... voilà ce qui dépend de vous, et sur quoi nous voulons compter.

POIGNEE DE CONSEILS.

Vous désirez, mesdames, une direction nette et précise ?

— La voici.

JEUNES FILLES,

Soyez pieuses, vertueuses, réservées.

Initiez-vous aux soins du ménage; à la manière de tenir maison; apprenez à faire une excellente cuisine.

Etudiez le jeune homme qui veut vous fréquenter, prenez des informations.

Et jamais, pour aucune considération, ne confiez votre avenir et votre bonheur à un jeune homme porté à boire.

EPOUSES,

Soyez vertueuses, ayez une piété vraie, éclairée, discrète, charitable, une piété qui rende meilleur le mari.

Vous avez des défauts. Cherchez bien plutôt à vous en corriger qu'à les cacher : à ceci vous ne réussiriez pas longtemps.

Ayez l'humeur égale; n'étalez pas vos chagrins, consolez-les au pied du Crucifix.

Tenez votre maison bien propre, toutes choses en ordre. Que le foyer ait un aspect riant, agréable à l'œil. Soyez vous-mêmes toujours propres.

Evitez au mari les tracasseries du ménage.

Montrez-vous fière de votre mari, heureuse et reconnaissante de son dévouement. N'oubliez pas que le temps qu'il passe chez lui doit être un temps de repos, de délassement, de bonheur intime.

Développez par tous les moyens les liens, l'esprit de famille.

Ne faites pas de dépenses inutiles, économisez, engagez le mari à placer quelques épargnes à la banque.

Fabriquez des liqueurs domestiques, des boissons douces qui prendront au foyer la place des liqueurs fortes. On ne revient pas aisément des liqueurs fortes aux liqueurs douces; mais aussi, il y a tout lieu d'espérer qu'un époux si bien traité ne passera pas des liqueurs douces aux boissons fortes.

Oui, le mari, bien nourri, bien soigné, rentrera avec plaisir dans un foyer où l'attire une femme toujours aimée parce qu'elle sait être toujours aimable.

Poussez le mari et les enfants vers la société de tempérance. Entrez-y vous-mêmes, si vous y êtes invitées.

Abonnez-vous à la revue de "La Tempérance," lisez-la en famille.

SI L'EPOUX EST IVROGNE.

Tâchez, tout d'abord, d'en découvrir la cause. Il vous sera infiniment plus facile de le guérir si vous réglez votre tactique d'après la cause qui le fait boire.

Jamais de reproches violents quand l'homme est en boisson. C'est peine perdue, c'est le rendre pire.



ELLE A SUIVI CES CONSEILS.

Quand il sera parfaitement à jeun, parlez-lui avec douceur. Faites appel à ses bons sentiments. Peignez-lui le tableau des misères dont il accable sa famille, des dépenses qu'il fait, des souffrances qu'il se prépare, etc.

Et par contraste, le tableau de tous les bonheurs qui régneraient au foyer, si la boisson en était absente.

Ne lui donnez JAMAIS d'argent pour boire.

Ne souffrez pas de boisson à la maison. Si l'ivrogne en apporte, jetez-la. Il se fâchera, mais n'en rapportera plus.

Cachez, si vous le pouvez, l'abjection de leur père aux enfants; qu'ils aient *pitié* de lui, et ne cessent de le respecter.

Ne craignez pas de dénoncer les vendeurs sans licence, et les aubergistes sans cœur.

Priez, priez, priez, patientez; offrez à Dieu vos souffrances pour la conversion du malheureux.

MERES,

Faites l'éducation antialcoolique de vos enfants.

Inspirez-leur une vive horreur pour la boisson et l'ivrognerie. Apprenez-leur que la boisson ne peut faire aucun bien, mais qu'elle fait toujours beaucoup de mal à ceux qui en prennent.

Inculquez-leur que l'on va à l'ivrognerie par une pente; qu'une fois engagé sur cette pente on la descend jusqu'à l'abîme qui est au bout; que les ivrognes ont commencé par boire un verre par ci par là, pour augmenter graduellement la dose, et en arriver à l'ivrognerie.

Si le père boit, servez-vous discrètement du triste exemple que les enfants ont sous les yeux pour les détourner de ce vice.

Qu'ils évitent par vos soins toute liaison avec des compagnons vicieux ou enclins à boire.

N'offrez jamais de boisson aux enfants. Que leurs lèvres ignorent complètement le fatal breuvage.

Sans leur inspirez l'amour de l'argent, développez en eux le sens de l'économie.

Elevez vos enfants dans la crainte de Dieu. Qu'ils apprennent leur dignité de chrétiens, sachent le respect dont ils doivent entourer leur corps et leur âme.

Qu'ils soient pieux, vertueux, pleins de respect et d'affection pour leurs parents. C'est encore la plus sûre garantie qu'ils resteront sobres.

Mulierem fortem quis inveniet ? (1)

Y a-t-il beaucoup de femmes qui se conduisent de la sorte ?

(1) Prov. 31.

SI FEMME VOULAIT

Prendre en mains la cause de la tempérance,
la cause serait entre bonnes mains...

S'en faire l'apôtre dans la famille,
l'homme resterait sobre ou le deviendrait...

Travailler d'exemple à rendre plus religieux le
père, l'époux, le fils, le frère.
il serait plus chrétien, et ne serait
jamais un buveur...

Mettre en pratique ma "poignée de conseils,"
elle serait heureuse, et son foyer serait
béni de Dieu...

Puissé-je conclure :

FEMME VEUT !

TABLE DES MATIERES.

Préface	3
-------------------	---

Première partie.

Ivrognesse	7
Victime	13
A qui la faute ?	24
Alcoolisation de l'enfance	33
Si femme savait !	41

Seconde partie.

Si les Canadiennes le voulaient	45
En guerre !	47
Apôtre	53
Moralisatrice	58
Poignée de conseils	65
Si femme voulait !	70

Gravures.

Ivrognesses	9
Foyer d'ivrogne	18
Aimable femme !	27
Bonne ménagère	30
Enfant de buveur	36
Femmes, défendez votre foyer !	50
Famille chrétienne	61
Elle a suivi ces conseils	67

